



LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS.

SEPTEMBRE M. D C C. XXIX.

**DE LA DIGESTION ET DES MALADIES**  
de l'estomac, suivant le système de la Trituration & du broyement, sans  
l'aide des levains ou de la fermentation, dont on fait voir l'impossibilité  
en santé & en maladie : nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée  
par l'Auteur. Tome premier, qui contient un Discours préliminaire sur  
la Trituration, une Réponse à M. Silva, & cinq Lettres sur la Revul-  
sion, la Saignée, le Kermés mineral & les Maladies des Yeux. A Paris,  
chez Guillaume Cavelier, rue S. Jacques, au Lys d'or. 1729. vol.  
in-12. pp. 616. petit caractère.

**L**A nouvelle édition du Traité  
qu'on annonce ne se trouve  
point dans ce Volume; elle est ren-  
voyée à un second qui ne paroît pas  
encore, mais qui, selon l'avis du  
Libraire au Lecteur, paroîtra in-  
cessamment. Le premier volume  
dont il s'agit renferme sept Pièces  
différentes, scavoir, un Discours  
Préliminaire sur la Trituration, une  
Réponse à M. Silva, deux Lettres  
sur la Revulsion, une troisième  
sur la Saignée, une quatrième sur  
le Kermés mineral, & une cinquième  
sur les Maladies des yeux.

Nous ne dirons rien du Discours  
Préliminaire sur la Trituration,  
parce qu'il diffère peu pour le fonds  
de ce qui a déjà été dit sur cette ma-  
tiere, il y a quelques années, par  
le même Auteur, dans son Traité  
de la Digestion & des maladies de  
l'estomac.

La Réponse à M. Silva Docteur  
en Médecine de la Faculté de Paris,  
offre quelque chose de plus nou-  
veau : nous nous y arrêterons uni-  
quement, remettant les cinq Let-

tres du Volume à un autre Jour-  
nal.

M. Hecquet donna au Public en  
1724. des *Observations sur la sai-  
gnée du pied & sur la purgation au  
commencement de la petite vérolle,  
des fièvres malignes, & des grandes  
maladies.* ( Nous en avons fait men-  
tion dans le Journal de Novembre  
1724. ) Comme M. Silva ne trou-  
va pas ces Observations conformes  
à ses Principes, il résolut de les at-  
taquer par une Critique publique,  
ce qu'il fit en 1727. Nous avons par-  
lé au long de l'Ouvrage de M. Silva  
dans le Journal de May de l'année  
dernière. C'est à cette Critique que  
M. Hecquet oppose la Réponse dont  
nous allons rendre compte. Nous  
croyons n'en pouvoir mieux com-  
mencer l'extrait que par l'exposé  
des raisons qui ont porté l'Auteur  
à prendre ici la plume contre M.  
Silva. Ces raisons par lesquelles M.  
Hecquet auroit dû, ce semble, dé-  
buter pour mettre tout d'un coup  
ses Lecteurs au fait, ne se trouvent  
cependant que dans le corps de sa  
Réponse,

Réponse, & encore éparses en divers endroits. Nous rassemblerons les principales & nous les rapporterons dans les propres termes de l'Auteur, en sorte que c'est M. Hecquet lui-même qui va parler: voici donc comme il s'explique.

» Pourquoi prendre pour lui  
» [ c'est de M. Silva qu'il s'agit ]  
» ce que dans mon Livre des Ob-  
» servations, j'ai écrit contre un  
» abus méthodique des saignées du  
» pied, & des purgations émetti-  
» quées, réitérées les unes & les  
» autres sans autres raisons, sinon  
» qu'il faut ainsi les pratiquer au  
» commencement des petites véro-  
» les & de semblables grandes ma-  
» ladies ? Ai-je eu la témerité de  
» nommer aucunement M. Silva ?  
» pouvois-je croire qu'une pratique  
» de cette sorte lui appartenoit en  
» propre ? & qu'il en étoit amoureux  
» jusqu'à s'en déclarer le protecteur ?  
» Je le prie au contraire d'être bien  
» convaincu que jamais je n'aurois  
» écrit contre cette Medecine s'il  
» s'en étoit déclaré plûtôt l'Auteur ;  
» persuadé, comme j'aurois bien  
» voulu l'être, qu'un Medecin de  
» sa réputation auroit eu des raisons  
» supérieures, sur lesquelles certai-  
» nement je me serois imposé silen-  
» ce. Pourquoi donc favoriser une  
» Medecine qui peut gâter l'esprit  
» des jeunes Medecins encore no-  
» vices en pratique, & passer avec  
» eux aux autres Medecins des Pro-  
» vinces où ils vont ? car entendant  
» dire qu'à Paris, dont les Provin-  
» ces copient les modes, la saignée  
» du pied, assortie comme ci-dessus,  
Septembre.

» dès les premiers commencemens  
» des petites veroles & des fievres  
» malignes, est aujourd'hui la prati-  
» que authentique, autorisée même  
» par des Medecins accréditez, sans  
» autre examen, sans choix, sans  
» étude & sans distinction, cette  
» pratique devient pour eux une  
» regle constante; & cette prétendue  
» regle a fait perir un millier de  
» malades entre les mains de ces  
» malheureux abusez. C'est ce qu'on  
» tient de bons avis, ou de relations  
» fideles des Provinces.

A ce discours succede immédiatement celui qui suit.

» Voilà où j'en étois : mais sur  
» ces entrefaites, M. Silva paroît  
» sur la Scène pour se montrer le  
» chef de cette nouvelle Medecine,  
» sans que je me fusse jamais attendu  
» de le voir se situer si mal. J'avais  
» bien soupçonné que dans un tems,  
» où la saignée du pied étoit en fa-  
» veur, quelque jeune Medecin se-  
» seroit élevé pour prendre sa dé-  
» fense : il me revenoit même qu'il  
» se formoit dans Paris un atelier  
» de jeunes Physiciens qu'on disoit  
» employez à un Ouvrage de Mede-  
» cine, mais on n'y mêloit aucun Prá-  
» ticien. Dailleurs quelque Scavant  
» que ce soit, peut bien illustrer  
» son Cabinet de la conversation  
» d'une Compagnie de Scavans :  
» ainsi tout cet appareil d'érudition  
» ou de guerre littéraire, ne pou-  
» voit, ce me sembloit, regarder  
» un Ouvrage de Pratique en Me-  
» decine. Trois ans donc. [ ce qui  
» auroit été assez de tems attendre  
» sur le pré ] se sont passéz sans que  
B.b.b.

» personne ait paru. Mais voilà ,  
 » lorsque je n'y pensois plus , &  
 » qu'au contraire , je m'étois abso-  
 » lument désoccupé de ces matieres  
 » en me retirant de dessus le pavé  
 » de Paris , voilà que M. Silva se  
 » montre , & en me nommant dès  
 » sa Préface , me provoque à ren-  
 » trer en lice. Oserois-je dire , com-  
 » me cet illustre mort qui se vit  
 » malgré lui rappelé de l'autre  
 » monde : *Quare inquietasti me ut*  
 » *suscitarer*. M. Silva devient donc  
 » agresseur à mon égard , moi qui  
 » ne lui disois rien ; ainsi ma répon-  
 » se me devient le titre d'une défen-  
 » se la plus légitime & la plus inno-  
 » cente , parce qu'elle est néces-  
 » faire.

M. Hecquet , cent quarante pa-  
 ges après , ajoute :

» M. Silva vient en personne se  
 » mettre sous les coups que je porte  
 » contre un système de pratique qui  
 » étoit encore sans aveu & sans chef ,  
 » & en lui faisant cet honneur , il a la  
 » bonté d'adopter les reproches faits  
 » à cette doctrine ; c'auroit donc  
 » été à elle à le dédommager ; mais  
 » il préfere de me prendre à partie ;  
 » il m'attaque en me nommant à  
 » chaque page . . . . . Sur cet expo-  
 » sé qui est dans le vrai , qui de moi  
 » ou de M. Silva est l'accusateur ?  
 » mes reproches ont-ils jamais porté  
 » contre lui ? les siens ne portent-  
 » ils pas nommément contre moi ?

M. Hecquet se plaint ensuite ; &  
 en plus d'un endroit , que son ad-  
 versaire l'a traité d'une maniere fort  
 piquante. On dira peut-être que si  
 M. Silva lui a lancé des traits un

peu vifs , il a eu soin à chaque fois  
 qu'il lui en a décoché quelqu'un ,  
 d'accompagner cela d'une sorte de  
 compliment , & pour ainsi dire ,  
 d'une reverence ; mais c'est ce gen-  
 re de politesse qui paroît à M. Hec-  
 quet encore plus insultant. Quoi-  
 qu'il en soit , l'Auteur de la Répon-  
 se se tourne après cela vers M.  
 Geoffroy & Gluscard commis par  
 la Faculté à l'examen du Livre de  
 M. Silva , & il trouve fort à redire  
 que ces deux Messieurs ayant pû  
 applaudir à un tel procédé , en di-  
 sant comme ils font dans leur ap-  
 probation , qu'ils louent la modera-  
 tion de M. Silva : mais ce que trou-  
 ve de moins excusable sur ce point  
 M. Hecquet , c'est , s'il en faut croire  
 ses reproches , que l'un des deux  
 Approbateurs qu'il vient de nom-  
 mer ait pû en agir d'une maniere si  
 peu conforme à cet air débonnaire  
 qui paroît en lui , & à cette *politesse amiabile* que la Faculté de Medecine  
 de Paris ordonne par un Statut ex-  
 près à tous ses Docteurs , d'avoir les  
 uns pour les autres. *Doctores Medi- ci mutuò se colant.*

Puisque nous en sommes sur les  
 plaintes que l'Auteur de la Réponse  
 fait ici de ces deux Docteurs , tou-  
 chant l'impolitesse qu'il les accuse  
 d'avoir eue à son égard , nous re-  
 marquerons à cette occasion , qu'il  
 leur en fait de beaucoup plus gran-  
 des sur un point qui concerne la Fa-  
 culté de Medecine de Paris , dans  
 lequel il prétend qu'ils auroient dû  
 rendre à une si scavante Ecole plus  
 de justice qu'ils n'ont fait. Il ne  
 peut souffrir , par exemple , que M.

Geoffroy & M. Gluscard , osent traiter d'obscurité & d'ignorance , la Pratique de la Medecine jusqu'au tems que vient le Livre de l'usage des saignées , comme si , ajoute-t-il , personne , avant l'Auteur de ce Traité , n'avoit développé la doctrine des saignées avec autant de netteté , quoiqu'il manque à cette netteté , de rien prouver de ce qui est en question . Ils n'ont point craint , poursuit M. Hecquet , de conclure en la maniere suivante , à la face même de la Faculté de Paris , leur approbation .

NOUS SERONS PAR LA EN ETAT D'AGIR PLUS SUREMENT DANS L'USAGE DE CE REMEDE .... CE TRAITE LEVE TOUS LES DOUTES QUE NOUS POUVIONS AVOIR.... IL ACHEVE D'ECLAIRCIR ET DE FIXER UN DES POINTS LES PLUS IMPORTANS DE LA PRATIQUE. Voilà , dit notre Auteur , le langage de deux Médecins de la Faculté de Paris , qui , en faveur d'un ami qu'ils veulent gracieux , oublient que la Faculté dont ils ont juré de défendre l'honneur & la discipline , s'est fixée depuis 200 ans sur ce point important de Pratique , & que l'on y fait depuis ce tems à quoi s'en tenir sur l'usage des saignées ; en sorte que l'Auteur du Traité des saignées vient trop tard pour pouvoir rien apprendre là-dessus à la Faculté de Paris , qui donne des modèles de Pratique & n'en regoit point .

Ce Discours est frappant : mais le point est de scavoir si lorsque M. Geoffroy & M. Gluscard disent : *Nous serons par là en état d'agir plus sûrement , &c. Ce Traité nous leve*

tous les doutes que nous pouvions avoir , &c. Ce n'est pas plutôt d'eux qu'ils entendent parler , que de la Faculté ? Car en ce cas c'est une confession qu'ils font , & qui ne regardant qu'eux seuls , ne scauroit intéresser en rien l'honneur du corps .

Mais pour laisser cette digression , nous remarquerons que quelque lieu que M. Hecquet croye avoir de se plaindre de certains termes répandus à son sujet dans le Livre que Mrs Geoffroy & Gluscard trouvent d'une si grande moderation , il assure qu'il les négligera , parce que ces termes ne regardent que sa personne , mais qu'il s'attachera à relever dans cet Ouvrage si moderé une partie de ce qu'il y juge de contraire à la bonne Medecine . Il tient parolé ; & tout ce qu'il dit à cette occasion roule sur des matieres importantes .

Il prétend que ce n'est pas avoir des notions justes de la revulsion , de croire comme M. Silva , qu'elle doive se faire dans les parties les plus éloignées du mal .

Que ce que débite cet Auteur sur la saignée du bras , qu'il assure être toujours revulsive à l'égard des parties inférieures qui reçoivent le sang de l'Aorte descendante , ne s'accorde nullement avec la distribution des vaisseaux & les loix de la Méchanique .

Qu'on ne doit point , quoiqu'il en dise , commencer par la saignée du pied le traitement des maladies .

Que la saignée du bras soulage mieux le cerveau que ne fait celle du pied .

B b b b ij

Que les capacitez des vaisseaux dans l'état de santé ne peuvent être la regle des capacitez de ces mêmes vaisseaux dans l'état de maladie.

Que la dérivation ne sçauroit attirer trop de sang sur la partie : (ce qui donne lieu à M. Hecquet de faire bien des Remarques importantes sur l'utilité des ventouses & des sangsues.)

Que M. Silva se trompe de penser que dans toutes les fievres continues, le sang se porte singulièrement au cerveau.

Qu'il est dans une grande erreur en fait d'Anatomie, de s'imaginer que l'estomac & les intestins puissent presser le tronc de l'Aorte, & forceer par là un plus grand volume de sang à monter au cerveau.

Que le système de M. Silva sur les saignées du pied attire des railles qui ne font pas honneur à la Medecine.

Qu'on trouve une grande marque de la sagesse des anciens, dans le soin qu'ils prenoient d'amener d'abord le sang *comme à mi chemin*, par la saignée du bras, pour l'évacuer ensuite en cas de besoin par celle du pied : qu'ils auroient crû (s'il est permis de parler ainsi) prendre l'anguille à écorcher par la queue, que de commencer la cure d'une maladie par la saignée du pied. Que leur précaution en cela paroît conforme aux connoissances de l'Anatomie moderne & aux loix capitales de la circulation.

Que selon M. Silva, se hâter de saigner du pied dès l'entrée d'une fièvre reconnue pour maligne, ou présumée telle, c'est tout faire, qu'ainsi voilà, contre ce qu'a crû Hippocrate, l'Art de la Medecine bien court.

Qu'à en croire ce *nouvel Auteur*, l'inflammation du cerveau est la cause universelle des fievres malignes, mais que la plus forte preuve qu'il en apporte, & qu'il tire de l'ouverture des cadavres, fait précisément contre lui.

Que pour affoiblir l'autorité de Celse dont le témoignage est peu favorable à la saignée du pied dans le commencement des maladies, c'est injustement qu'il cherche à exclure ce Grand Homme, du nombre des Medecins.

Que M. Silva ne reflechit pas assez pour un Medecin, & qu'il lui est arrivé par une étrange méprise de prendre une paralysie pour une gangrenne.

Que cet Auteur enchanté de son système sur la saignée du pied, s'applaudit là-dessus dans son Livre jusqu'à s'y éléver, pour ainsi dire, des arcs de triomphe à chaque pas.

» Que ce sont par tout des airs de confiance, de satisfaction, de com-plaisance sur ce sujet. Qu'il com-pre pour lui le suffrage des anciens Medecins, dont il ne produit les témoignages qu'en abusant du nom de la saignée du pied en general. De sorte que la seule mention de saignée du pied lui fait un titre d'appropriation pour autoriser la sienne tout au commencement des grandes maladies; quoique cette saignée, en pareille conjecture, soit absolument

» inouie parmi les anciens, [ n'étant  
» pour le cas dont il s'agit ni nom-  
» mée ni désignée dans aucun de  
» leurs esprits ] & qu'elle ne soit  
» connue parmi les modernes que  
» dans le Livre de M. Silva.

Que ce Livre de M. Silva est *appuyé sur des raisonnemens plus fon-  
dez en imaginations qu'en usage ou  
en faits*; Que c'est plus un *Art de  
discourir que de guérir*. » Que c'est  
» une belle & ingénieuse fiction de  
» Medecine, agréablement imagi-  
» née, débitée avec esprit, narrée  
» avec art, exprimée avec graces;  
» Livre aussi inutile à la Pratique de  
» la Medecine qu'il y est hors d'œu-  
» vre, parce que les choses ne se  
» passent point dans nos corps sui-  
» vant les calculs & les démonstra-  
» tions de l'Auteur.

Que M. Silva débite en termes magnifiques & lumineux la doctrine de son nouveau système; que ce sont de beaux termes & d'élegans mots, PULCHRUM CAPUT, mais que belle phrase ne guérit jamais malade, MORBI, ELEGANTIA AUT VERBIS NÓN CURANTUR. Comme l'exprime le sçavant Gladbach.

Il faudroit un Volume pour indiquer ainsi quoiqu'en gros tous les articles de la Réponse de M. Hecquet, nous en choisirons seulement quelques-uns dans le petit nombre de ceux que nous venons de parcourir, qui puissent faire la matière de notre extrait, & donner une idée quoique bien imparfaite de cette Réponse.

M. Silva prétend qu'on doit toujours commencer par la saignée du

pied le traitement des grandes maladies comme sont les petites vérolles, les fièvres malignes, & cela pour prévenir les engagemens du cerveau: M. Hecquet dit là-dessus que ce Medecin, pour prévenir les embarras du cerveau, sans sçavoir s'ils arriveront, ordonne tout d'abord de maîtriser le cours du sang en le déterminant par la saignée du pied promptement faite & préférablement à celle du bras, qu'ainsi c'est par la revulsion la plus forte & la moins indifferente qu'il conseille de commencer la cure d'une grande maladie qui est précisément l'occasion où une telle revulsion a été de tout tems interdite. La raison qu'apporte ici M. Hecquet pour combattre la Pratique de M. Silva, c'est que ces commencemens sont le tems où un Medecin ne doit songer qu'à mettre le sang au large, en faisant que la pression, qui est alors également outrée dans tous les vaisseaux, où elle gêne la circulation, diminue assez pour dégager les vaisseaux qui sont trop en pression, & permettre au sang de reprendre ses pentes, & de rentrer dans ses allures naturelles. Par ce moyen, dit-il, on évite de troubler ou de confondre les routes qui sont à prendre en pratique; parce que rien n'est plus dangereux que la trop grande précipitation en Medecine, surtout dans le commencement des maladies, qui est le tems d'obscurité de la nature, où il est aussi périlleux de vouloir la changer, qu'il est peu possible d'y parvenir, comme en avoit dit Hippocrate. Mais, dit M. Hecquet, ce

n'est point là la Medecine de M. Silva; il veut qu'on songe à déterminer tout d'abord le cours du sang, à regler ses mouvemens, à les forcer même; & il couvre cette manœuvre du specieux pretexte de préserver le cerveau; comme si ce bon office étoit réservé à la seule saignée du pied. Le témoignage du celebre de Moore qui a si bien examiné le cours du sang suivant les loix de la circulation & par rapport au cerveau n'est pas ici oublié: l'on enseigne après ce sçavant homme, que pour préserver le cerveau dans le commencement d'une maladie, il suffit de diminuer la pression que le sang, ou trop abondant ou trop raréfié, fait sur les vaisseaux de ce viscere, & que pour la diminuer il ne faut point employer la forte revulsion, mais s'en tenir à la dérivation revulsive, telle qu'elle s'opere par la saignée du bras. M. Hecquet n'en demeure pas là; il entreprend de montrer que la saignée du bras est même plus propre que la saignée du pied pour dissiper la pression du sang qui se porte au cerveau. Les raisons qu'il allegue pour le prouver, méritent d'être pesées avec soin. Il ne nous seroit pas possible de les exposer en abrégé sans les alterer, il faut les lire dans le Livre même. Il s'y agit d'un point de Pratique d'autant plus important qu'il regarde un cas assez ordinaire, mais un cas où il est de la dernière conséquence de ne pas s'exposer au risque de préférer mal à propos une saignée du pied à une saignée du bras; la méprise où l'on tomberoit ici en

choisisant la saignée du bras, au cas que ce fut celle du pied qui convînt, ne pouvant jamais avoir des suites aussi fâcheuses que celle où l'on tomberoit en choisissant la saignée du pied, au cas que ce fut celle du bras qu'il falut faire.

Nous ne sçaurions donc trop exhorter les Lecteurs à consulter cet article: mais il demande d'être lû attentivement, sur tout à l'égard d'une proposition que l'Auteur y avance au sujet du cœur qu'il dit être *interposé* entre l'Aorte ascendante & l'Aorte descendante, & empêcher le contact de l'une avec l'autre; car si l'on examine ce qui précède & ce qui suit la proposition, qui, sans cela & étant isolée, paroîtroit d'abord un sujet de critique, on verra que par le cœur *interposé*, &c. L'Auteur entend ici, non la position réelle & manifeste du cœur, comme s'il étoit situé effectivement entre les deux Aortes, mais seulement l'action du cœur, laquelle partage le sang (au sortir du ventricule gauche) en deux colomnes distinctes, & si distinctes, selon M. Hecquet, qu'elles ne peuvent passer pour une seule colonne, pour une colonne non interrompue depuis le cerveau jusqu'aux pieds, mais qu'au contraire le cœur qui fait ce partage du sang, empêche par la maniere dont il le fait, tout contact, tout rapport & toute communication entre la colonne de sang contenue dans l'Aorte ascendante & la colonne de sang contenue dans l'Aorte descendante: voilà ce que l'on entend ici par cette

interposition du cœur, & ce que nous remarquons pour satisfaire à ce que la fidélité d'un exposé demande de nous.

M. Hecquet dit que si les Lecteurs veulent considerer avec attention & de bonne foi toutes les preuves qu'il apporte dans cette occasion en faveur de la saignée du bras, *elles les persuaderont contre les illusions que peuvent faire des raisonneurs adroits sur la distribution des vaisseaux, & plus specieux que capables de prouver tout ce qu'on voudroit promettre sur le sujet de la revulsion absolue, de la part des soldes.* Ce sont ses termes.

Mais quand, selon M. Hecquet, il seroit vrai [ ce qu'il est bien loigné de penser ] que la saignée du pied conviendroit spécialement pour garantir ou délivrer d'engagement le cerveau, il pretend que la pratique de saigner du pied au commencement de toutes les grandes maladies, & particulierement des fievres continues, ne conviendroit point, parce que, pour nous en tenir à celles-ci, il n'est nullement vrai, selon lui, que dans les fievres continues, le sang se porte singulierement au cerveau. M. Silva, dit-il, ne prend pas garde que dans ces fievres, les uns ont la poitrine attaquée, les autres ont des cours de ventre, &c. & périssent de ces accidens, sur tout de ceux de la poitrine; que d'autres succombent à l'opiniâtréte de la fievre sans aucune attaque du cerveau, d'autres tombent dans des fievres lentes, dans des phisies, des

» cachexies, des hydropisies; que » M. Silva fait cependant de l'engagement du cerveau, la règle générale pour toutes les fievres dont il » s'agit, quoiqu'il y ait des milliers » de fievres continues très-fâcheuses, où le cerveau souffre moins » que les autres viscères, & en particulier que la poitrine; de sorte » qu'en ce cas il faut avoir bien plus » d'attention à l'état de la respiration des malades qu'à toute autre chose.

Nous passons un nombre infini de reflexions que fait M. Hecquet sur cette matière, où il n'omet presque rien de ce qui peut favoriser son sentiment. Une des choses qui paroît l'indisposer davantage contre le Livre auquel il répond, sont les traits de raillerie qu'il pretend que le système de ce Livre a attiré sur la Médecine. /

Comment, dit-il, être indifférent sur des plaiſanteries » que le » système de M. Silva autorise chez » les malades, & qu'il occasionne » dans le monde, où j'apprends » que la saignée du pied employée » comme on la voit aujourd'hui, » contre toutes sortes de maladies, » attire de piquantes railleries sur la » Médecine. On voit chez les malades des Médecins badiner sur la saignée du pied dans de légères maladies, pour capter la bienveillante d'une famille à qui ils accordent cette saignée à la place de celle du bras, seulement pour rétenir par ce moyen, au logis, un malade qui ne se croit pas assez mal pour garder la Chambre. / Où

» est donc cette importance de la saignée du pied , si exaltée pour prévenir les plus funestes accidents ? Puisqu'un Medecin distingué dans cette sorte de Medecine , accorde , comme indifferente , & par maniere de gracieuseté , une telle saignée. Voilà , continue M. Hecquet , des plaisanteries de gens livrez au système ; en voici d'autres dans les gens du monde , lesquels en rient , parce qu'ils sont toujours bien aises de trouver à rire sur les Medecins.

M. Hecquet raconte à ce sujet l'Histoire suivante.

» Une Dame distinguée , autant par son mérite que par son rang , entendant dire qu'un de ses Chevaux étoit malade : que ne l'a-t-on , dit-elle , saigné du pied ? Voilà , ajoute sur cela M. Hecquet , des plaisanteries ausquelles le même de M. Silva a certainement donné occasion , je doute que la gravité des conseils de l'ancienne Medecine , & de ceux qui y sont attachés , en ait jamais fait naître de pareilles.

Notre Auteur passe ici à la défense de Celse , que dans le Traité des différentes sortes de saignées , on veut absolument exclure du nombre des Medecins. Il s'étend fort au long sur ce sujet , & à examiner ce qu'il en dit , il est difficile de refuser à Celse la qualité , non seulement de Medecin , mais de grand Medecin. M. Hecquet remarque là-dessus , après Vander-Linden , que si par MEDECIN , on veut entendre ici de ces Medecins Courailleurs qui

voltigent de place en place pour voir des malades , & multiplier leurs visites ; de ces Medecins de balle qui se prêtent à tout venant pour de l'argent ; de ces Medecins de routine qui sans connoître les maladies passent tout leur tems à courir le malade , Celse dans ce sens , n'étoit nullement Medecin , parce qu'il faisoit la Medecine d'une maniere noble , & qu'il possedoit sa Profession.

Une grande partie du système de M. Silva touchant les effets avantageux que doit produire , selon lui , la saignée du pied au commencement des grandes maladies , se trouve fondée sur le calcul des calibres des vaisseaux ; M. Hecquet , sans vouloir disputer à M. Silva la justesse de ces calculs , qu'il prétend cependant n'être pas tout à fait exempts de fautes , selon quelques Géometres , soutient que tous ces calculs ne sont bons qu'à frapper certains Lecteurs & ne servent de rien au fond.

A quoi , demande-t-il , aboutit la connoissance de ces calibres speculativement calculez ? Qu'est ce qu'a de certain là-dessus la Medecine ? Tout ce qu'elle y scrait de constant , ajoute-t-il , c'est que ces calibres si bien supputez , si bien calculez deviendront en maladie , tout differens de ce qu'ils sont dans l'état de santé ; & comme il n'est pas possible de fixer ces calibres pour le tems à venir d'une maladie , rien ne doit être plus fautif & plus trompeur dans la pratique de Medecine , que des règles de revulsion ou de dérivation ,

» tion, tirées de calculs dressez sur  
» des calibres qui dans l'état de la  
» maladie ne subsistent plus.

Il est donc certain, conclut M. Hecquet, que les démonstrations tirées de ces calculs feront aussi fausses dans l'état de maladie, qu'elles sont vrayes dans l'état de santé, puisqu'il est aussi constant que les calibres changent dans le tems de la maladie, qu'il est constant qu'ils subsistent dans le tems de la santé.

Il est donc étrange, conclut encore l'Auteur, que M. Silva ait choisi précisément en Géometrie, ce qui étoit inutile au dessein qu'il se propose dans son Livre. Il avoit à décider quelles sont les pentes que suivent les humeurs dans les maladies lorsqu'il se fait des revulsions de ces humeurs, & pour cela il va chercher dans des calculs Géometriques, les pentes & les déterminations que suit le sang quand le corps est en santé. Des règles ainsi tirées peuvent-elles servir à former une Pratique de Médecine?

Mais en voilà assez sur cette matière, passons à d'autres points. M. Hecquet ne peut s'empêcher d'éclater sur une proposition qu'il reproche à M. Silva au sujet de l'estomac & du conduit intestinal, savoir, que l'un & l'autre étant gonflés pressent le tronc de l'Aorte, & forcent par cette pression un plus grand volume de sang à monter au cerveau, en empêchant ce sang de descendre dans le bas ventre. Voici les propres paroles de M. Silva, pag. 265. de son Livre, prez

Septembre.

miere Partie : *Les cruditez dont les premières voyes se trouvent ordinai-  
rement farcies dans la fièvre, les-  
quelles ne devroient, ce semble, pro-  
duire des embarras que dans le bas  
ventre, aboutissent enfin à en produi-  
re dans le cerveau même, & doivent  
par consequent contribuer à redoubler  
nos craintes. L'estomac & les inte-  
stins gonflez par la quantité ou par le  
bouillonnement des matières, com-  
priment le tronc de l'Aorte, & les  
rameaux qui en naissent pour se di-  
stribuer dans le bas ventre : & forcent  
de cette maniere un plus grand volu-  
me de sang à monter au cerveau, en  
l'empêchant de descendre dans le bas  
ventre avec sa liberté ordinaire. De  
là vient que dans les fièvres continues  
les embarras de la tête & les gonfle-  
mens ou metheorismes du bas ventre  
marchent presque toujours ensemble.*

Certes, s'écrie ici M. Hecquet, la pensée est toute neuve, que l'estomac & les intestins gonflez puissent comprimer le tronc de l'Aorte au point d'intercepter le cours du sang!

Le volume & la pression d'un enfant du poids de 10. livres dans le sein de sa mère, firent-ils ja- mais un tel effet ? L'enflure des jambes dans les femmes grosses n'étant rien en comparaison du reflux de la masse du sang au cer- veau, vers lequel on lui fait ici rebrousser chemin contre son pro- pre poids & contre toutes les loix de la circulation.

Dans quelle crainte, ajoute là- dessus M. Hecquet, ne nous jette point M. Silva sur tout ce qu'il a avancé d'anatomie à l'égard de

Cccc.

» choses qui sont hors de la portée  
» de bien des esprits, lorsque sur  
» une partie aussi connue que l'esto-  
» mac, il nous débite avec confian-  
» ce, touchant la situation & l'ac-  
» tion de ce viscere, des choses que  
» l'inspection seule dément; prin-  
» cipalement depuis que M. Wins-  
» low a redressé là-dessus les opi-  
» nions vulgaires, mais cela, *pour-*  
» *suit-il*, n'a point encore été jus-  
» qu'à M. Silva, qui fait presser la  
» grosse artere par le ventricule  
» pour faire refluer le sang au cer-  
» veau.

M. Hecquet rend ici justice à M. Winslow. Mais bien des Lecteurs trouveront peut-être qu'il ne la lui rend pas de même à la pag. 212. Art. xxxi. où il dit au sujet de l'approbation que ce Censeur a accordé au Livre de M. Silva, qu'il seroit déplaisant pour un Censeur Royal, chargé de l'intérêt du public, dont il est le dépositaire, de pouvoir être convaincu d'avoir donné plus à l'inclination qu'à la vérité. Ceux qui connoissent M. Winslow répondront, sans doute, qu'on peut bien, si l'on n'est pas de son opinion, lui reprocher de s'être trompé, n'y ayant rien en cela, au cas qu'il se soit mépris, qui le rende criminel, mais que pour avoir donné plus à l'inclination qu'à la vérité, il ne l'auroit pu faire sans blesser la probité, & que c'est de quoi ils ne le croient pas capable. Après tout, pour dire là-dessus ce que nous pensons, nous n'estimons pas que M. Hecquet, en s'expliquant comme il vient de faire, ait jamais eu in-

tention qu'on prît ses paroles à la rigueur. Nous ne doutons pas même que si on les prenoit ainsi & qu'il en fût informé, il ne regardât cela comme une injustice qu'on lui ferait.

Mais pour revenir à la compré-  
sion de l'Aorte par l'estomac, M. Hecquet oppose à ce sentiment de M. Silva, cinq faits anatomiques : le premier, c'est que l'estomac, par la partie que l'on appelle son fond, ne scauroit presser sur la grosse arte-  
re, puisque cette artere descend per-  
pendiculairement le long de l'épi-  
ne, & que l'estomac de son côté, par tout ce qu'il peut avoir de plus gros en sa surface & en son volume, occupe les parties antérieures de l'Abdomen & l'Hypochondre gau-  
che; de sorte qu'il ne pose que par ce qu'il a de moins étendu ou de moins gros, vers le centre du corps, sur les intestins, tirant vers l'Hypochondre droit. Dans une telle situation le lieu sous lequel passe profondément la grosse artère, se trouve sous la petite arcade ou courbure qui est entre les deux orifices de l'estomac, ce qui n'est pas le moyen de faire presser la grosse artere par le poids de ce viscere.

Le second fait anatomique que M. Hecquet oppose à M. Silva pour faire voir que l'estomac ne scauroit presser le tronc de l'Aorte, c'est que partout où se porte l'esto-  
mac, il se trouve un interme-  
dium, épais & flottant entre ce vis-  
cere & les parties sur lesquelles il pose : les intestins qui sont flottans, l'Epiploon qui est gros & molasse,

le pancreus qui est une glande longue d'un demi pied, large de deux pouces, épaisse au moins d'autant, & placée sous l'estomac, composent cet intermede. Rien, demanda M. Hecquet, pouvoit-il être employé de plus propre par la nature pour garantir les parties les plus intérieures de la compression de celles qui, comme l'estomac, sont placées au dessus?

Le troisième fait, c'est que l'estomac est un corps creux, élastique, roulant, qui pose sur un solide plein, quoique molasse, ensorte que lorsque ce viscere s'étend, il ne le peut faire que du côté vers lequel il se porte *par ce qui a en lui plus de surface & plus de volume*. Or l'estomac n'a nulle part plus de surface que du côté de l'Abdomen, ni plus de volume que du côté de l'Hypochondre gauche, ensorte que c'est nécessairement vers ces endroits-là qu'il s'étend, & non vers sa partie postérieure ou inférieure. De plus, étant fait pour se dilater, jusques-là que dans les yvrognes il peut contenir neuf pintes de vin, & en beaucoup de personnes plusieurs livres d'alimens solides, il se gonfle principalement vers l'Abdomen, comme on l'observe dans les grands mâgeurs & encore vers l'Hypochondre gauche. Tous faits difficiles à concilier avec la pression de l'estomac sur le tronc de l'Aorte.

Le quatrième fait, c'est la grosseur, la densité, la fermeté extraordinaire, le nombre infini de fibres musculeuses, & l'énorme ressort de cette artère, qui la rendent si in-

compressible qu'elle ne pourroit sans prodige, être déprimée & retrecie par le poids mousse de parties molles & flotantes comme les intestins, le pancreas, & les membranées de l'estomac.

Le cinquième enfin, c'est la peine étrange qu'on éprouve dans un cas d'anevrisme pour comprimer une artère bien moins considérable, sans comparaison, que celle dont il s'agit.

L'Auteur demande après cela, s'il peut tomber dans l'esprit d'un Physicien, qu'un Vaisseau tel que l'Aorte puisse être comprimé par l'estomac & les intestins.

Le reproche que fait plus haut M. Hecquet à son adversaire, d'avoir pris une paralysie pour une gangrene, & le remerciement par lequel il finit sa Réponse, termineront notre extrait.

M. Lancisi traitant un malade qui avoit une paralysie à un pied, le fit saigner du pied paralitique & avec succès. Ce pied, dans la Relation qu'a donnée là-dessus M. Bianchi, est appellé *syderatum*, mot dérivé du Latin *syderatio*, qui, ainsi que le terme Grec *Αστροβολίσμος*, & le terme Grec *Σφακελος*, à chacun desquels il répond également, & dont il est la traduction littérale, se dit de toute sorte de gangrene ou de disposition à gangrene, & même convient encore plus particulièrement à la gangrene confirmée qu'on nomme ordinairement *Sphacèle*. M. Silva ayant lû la Relation dont il s'agit, a pris *syderatum* dans un des sens ordinaires du mot, en

sorte que trompé par le terme, il a crû que la maladie en question étoit sinon une gangrene confirmée, au moins un commencement de gangrene, quoique ce ne fût effectivement qu'une paralysie, ne faisant pas reflexion que le mot Latin *syderatio* n'est pas tellement affecté au sens de gangrene, qu'il ne s'applique aussi quelquefois à d'autres maladies, telles, par exemple, que l'apoplexie & la paralysie; ce qui est si vrai que Foësius dans sa traduction d'Hippocrate rend également par *syderatio*, le Grec  $\Sigma\varphi\alpha\kappa\epsilon\lambda\circ\sigma$ , qui signifie *Sphacele*, & le Grec  $\Lambda\pi\pi\lambda\eta\zeta\eta$ , qui signifie *Apoplexie*. C'est ce qu'on peut voir, premierement par rapport au mot  $\Sigma\varphi\alpha\kappa\epsilon\lambda\circ\sigma$  & à ses dérivez, dans la traduction du Livre de l'Air des Regions & des eaux; dans celle des coaques en plusieurs endroits; dans celle du cinquième Livre des maladies populaires, & dans celle du cinquantième Aphorisme de la sixième section. Secondement par rapport au mot  $\Lambda\pi\pi\lambda\eta\zeta\eta$  & à ses dérivez, dans la traduction du Livre des Prédictions, dans celle des mêmes coaques en plusieurs endroits, de laquelle M. Hecquet cite trois passages, & enfin dans celle du Livre des Ventositez dont M. Hecquet rapporte aussi un endroit.

M. Silva ayant donc vu *syderatum talum*, a crû qu'il s'agissoit d'un pied gangrené, & l'a crû peut-être d'autant plus qu'il aura scû que Foësius en traduisant l'endroit d'Hippocrate, du Livre cinquième des maladies épidémiques, dans lequel il

est parlé d'un pied attaqué de sphacèle, ne rend les termes,  $\epsilon\pi\varphi\alpha\kappa\epsilon\lambda\circ\sigma$ , dont se fert Hippocrate dans cette occasion, que par ceux-ci: *pes syderatione tentatus est*. Quoiqu'il en soit, M. Silva a pris pour pied gangrené un pied paralytique, voilà le fait: l'Auteur de la Réponse dit là-dessus qu'on ne peut estimer ce Médecin sans être sincèrement touché de le voir dans une erreur aussi humiliante que celle d'expliquer par *gangrene*, *syderatum talum*, lorsque c'est un pied paralytique, devenu tel à la suite d'une apoplexie.

M. Hecquet trouve cette erreur d'autant plus mortifiante pour M. Silva, qu'il y est tombé en voulant faire passer M. Lancisi pour un homme peu entendu en anatomie, ce qui seroit vrai en effet si M. Lancisi, comme l'a crû par méprise M. Silva, avoit été capable d'ordonner une saignée sur un pied gangrené.

Il est temps de venir au remerciement, par lequel M. Hecquet conclut sa Réponse, & que nous avons promis de rapporter pour en faire aussi la conclusion de notre extrait.

Nous ne croyons pas qu'il soit à propos d'en rien retrancher. Nous le copierons donc dans son entier, mais avec une parfaite neutralité; laissant à M. Silva & à Mrs ses deux Approbateurs Geoffroy & Gluscard à s'examiner là-dessus.

» Ce seroit ici qu'en finissant  
» j'aurois à placer le remerciement  
» que je me suis réservé de faire à  
» M. Silva. Et certes je serois hors

„ d'état de m'en acquitter comme il  
 „ auroit été convenable , si cet Au-  
 „ teur étoit demeuré au ton de poli-  
 „ tesse excessive , sur lequel il s'étoit  
 „ mis d'abord , d'une maniere d'au-  
 „ tant plus flateuse que je la méritois  
 „ moins. Mais après m'être vu traî-  
 „ té dans son Ouvrage avec aussi  
 „ peu de ménagement qu'il m'avoit  
 „ outrément prodigué ses flatteries ,  
 „ que me reste-t-il à penser de ses  
 „ compliments ? Ses termes adula-  
 „ teurs auroient-ils été de trompeu-  
 „ ses amorce , ou des annonces de  
 „ surprises ? *Pacificè quidem loque-  
 „ bantur , sed dolos cogitabant.* Pour  
 „ moi qui ne scai ce que c'est que  
 „ de reculer en fait d'estime , quand  
 „ une fois je l'ai donnée à des person-  
 „ nes qui la méritent , & encore  
 „ toute autre chose , jamais d'inju-  
 „ ries procedez ne me feront sortir  
 „ des sentimens respectueux de la  
 „ plus sincere considération que  
 „ j'ai vouée à la personne de M.  
 „ Silva ; & monté que je suis , sur ce  
 „ ton , où rien n'est forcé , il ne

„ m'en verra jamais décheoir. Pour  
 „ même ne rien laisser manquer à  
 „ mon remerciment , je laisse à y  
 „ suppléer par M. Geoffroy & son  
 „ confort , ses zelez Approbateurs ,  
 „ persuadé comme je dois l'être ,  
 „ qu'ils feront devenus plus contens  
 „ de la censure de M. Silva contre  
 „ moi , en la trouvant moins mode-  
 „ rée qu'ils ne l'avoient crû d'a-  
 „ bord , depuis qu'ils auront scû  
 „ que les gens de Lettres ont été plus  
 „ sensibles qu'eux au piquant déso-  
 „ bligeant des phrases ironiques , &  
 „ des termes malins qui sont répan-  
 „ dus contre moi dans le Livre de M.  
 „ Silva. Cependant hors la mauvai-  
 „ se pratique , j'oublie tout , paro-  
 „ les , sentimens , expressions artifi-  
 „ cieuses , insinuations malignes &  
 „ affectées , sur lesquelles toutes j'ai  
 „ brisé , & je brise encore.

Nous donnerons dans un autre Journal , comme nous l'avous promis au commencement , l'extrait des cinq Lettres qui suivent la Réponse de M. Hecquet.